



● La vie domestique ●

Marc Camille Chaimowicz ⚡ Moyra Davey ⚡ Lili Reynaud-Dewar ⚡
Laura Lamiel ⚡ François Lancien-Guilberteau ⚡ Leigh Ledare ⚡
Sébastien Rémy ⚡ Sabrina Soyer ⚡ Frances Stark ⚡

Commissariat : Sandra Patron

Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain
● Dossier de presse ●

Vernissage vendredi 17 octobre 2014 à 18h30

● 18 octobre 2014 au 18 janvier 2015 ●

Un voyage de presse depuis Paris est organisé vendredi 17 octobre pour le vernissage de
"La vie domestique" et le finissage de "Traucum"

Contact presse : Léa Merit
03 86 90 96 60 / lea.merit@parcsaintleger.fr

Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain
avenue Conti - 58 320 Pougues-les-Eaux
03 86 90 96 60 / www.parcsaintleger.fr

● La vie domestique ●

Marc Camille Chaimowicz ; Moyra Davey ; Lili Reynaud-Dewar ;
Laura Lamiel ; François Lancien-Guilberteau ; Leigh Ledare ;
Sébastien Rémy ; Sabrina Soyer ; Frances Stark ;

Commissariat : Sandra Patron

DOSSIER DE PRESSE

Exposition au Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain
18 octobre 2014 – 18 janvier 2015

● Vernissage vendredi 17 octobre 2014 à 18h30 ●

Contact presse : Léa Merit

lea.merit@parcsaintleger.fr / t 03 86 90 96 60

● Important ●

Vendredi 17 octobre 2014 :

Voyage destiné à la presse et aux professionnels depuis Paris :

- Vernissage de l'exposition « **La vie domestique** » au Parc Saint Léger

- Finissage de « **Traucum** » au Centre des Archives Historiques de la Nièvre à Nevers
Avec Xavier Antin, Kévin Bray, Erik Bünger, Ann Craven, Aleksandra Domanović, Jennifer Fréville,
Dominique Gilliot, Jémérie Gindre, Jack Goldstein, Alexis Guillier, William E. Jones,
Michael Jones McKean, Mark Leckey, Christophe Lemaitre & Aurélien Mole, Marc-Antoine Mathieu,
Louise Hervé & Chloé Maillet, Ceel Mogami de Haas, Maya Palma, Aude Pariset, Pierre Paulin,
Elodie Pong, Jon Rafman, Manon Recordon, Sébastien Rémy, Soraya Rhofir, Rita Sobral Campos,
Pacôme Thiellement, Stephen Willats

Légende visuel de couverture :

Sabrina Soyer, *One Realizes That This Creation Has No Limits*, 2014

Parc Saint Léger, Centre d'art contemporain
avenue Conti/58 320 Pougues-les-Eaux
T. 03 86 90 96 60 / www.parcsaintleger.fr

Le Parc Saint Léger est membre de :

Avec le soutien de :



● La vie domestique ●

Après avoir abordé l'habitat sous son angle social et politique (« Les Nouvelles Babylones », 2013) et à travers le projet de Jean-Pascal Flavien (« Breathing House », 2012), le Parc Saint Léger présente l'exposition « La vie domestique », qui se propose d'envisager ce qui se joue derrière les portes closes de nos espaces domestiques et comment ces espaces domestiques sont le lieu d'un jeu de tensions et de luttes internes tout autant que le lieu du désir, de l'imaginaire et d'une écriture de soi.

Cette écriture de soi - pour reprendre une terminologie notamment liée à Marguerite Duras, auquel le titre de l'exposition fait implicitement référence¹ -, met en scène une tension entre deux positions psychiques : l'écriture de soi pour revendiquer son identité (voilà qui je suis) mais aussi pour témoigner d'une altération (voilà qui je suis empêché d'être). L'exposition « La vie domestique » se configure alors comme une recherche : la recherche d'une *délimitation de soi*, et comment cette délimitation s'incarne dans notre espace domestique - tour à tour terrain de jeux, scène de théâtre ou laboratoire -, en vue de produire et de créer des modalités singulières d'être au monde.

L'installation de l'artiste français François Lancien-Guilberteau semble nous interroger de manière énigmatique sur ce qui se trame derrière ces portes closes - *tramer* au sens du mauvais coup que l'on prémédite, dans la mesure où cette écriture de soi doit constamment transgresser tout un ensemble de normes dictées par la société. Pour Laura Lamiel, cette écriture de soi suppose que le sujet laisse exister un être nécessairement multiple, complexe et fragmenté, fait d'ombres, de lumières et d'une mémoire enfouie qu'il s'agit de révéler, et que l'artiste matérialisera par une installation spécialement produite pour l'exposition. Ici, mémoire et imagination ne se laissent pas dissocier, l'une et l'autre travaillent à leur approfondissement, comme dans l'installation de l'artiste française Sabrina Soyer dans laquelle des éléments biographiques liés à sa grand-mère ou à son *coming-out* côtoient dans une chambre fantasmée des évocations à Virginia Woolf et à Huysmans.

Nos espaces domestiques sont ainsi ces lieux profondément ambivalents, partie intégrante de la construction de notre identité, ils sont également le lieu de notre représentation vis à vis du monde, celui des conventions sociales et de la lutte des classes et des genres. Dans sa série photographique *Double Bind*, l'artiste américain Leigh Ledare met en vis à vis une double série photographique très intime de son ex-femme avec des pages de magazines dans lesquels le corps des femmes s'offre au regard et au désir masculin. Comment faire en sorte que nos espaces domestiques soient des zones d'activation et de transformation du réel et non le terrain de la reproduction sociale ?

L'exposition « La vie domestique » explore ce chemin de la relation personnelle à la chose publique et postule que nos espaces domestiques peuvent être des machines à subversion, et en ce sens, que l'intime est une donnée éminemment politique.

Cet aller-retour constant entre espace privé et espace public, entre l'intime et sa représentation, est au cœur de l'exposition, à un moment de notre histoire collective où les nouvelles technologies de l'information (réseaux sociaux, *chat rooms*, *home made movies*...) reconfigurent notre rapport au temps et à l'espace et brouillent toujours plus les frontières entre le dehors et le dedans, l'intériorité et l'extériorité, le lieu de vie et celui du travail, permettant à chacun de les fondre, de les superposer, de les combiner ou de les disjoindre. L'artiste canadienne Moyra Davey et la californienne Frances Stark utilisent des éléments de leur propre biographie mise en scène via Internet pour s'interroger sur ce qui fonde la pratique des artistes et comment la vie de tous les jours, faite de lectures et de rencontres avec d'autres artistes, amis ou figures tutélaires, peut infuser une pratique artistique.

L'exposition postule en effet que nous ne sommes pas seuls dans notre vie domestique, qu'elle est traversée par des voix extérieures qui viennent l'habiter et l'activer, comme si, pour trouver sa voix, il fallait d'abord se laisser posséder par celle des autres, comme s'il fallait pouvoir lire le monde avant de pouvoir l'écrire². Ainsi, Lili Reynaud Dewar convoque les écrits de Marguerite Duras et Guillaume Dustan, Marc

Camille Chaimowicz, sur les traces de Jean Genet, propose un film-collage inspiré par « Les Bonnes » et Sébastien Rémy, à travers des figures aussi disparates que celle de Howard Hughes, les Simpson ou Enrique Vila-Matas, propose une plongée subjective dans l'histoire du reclus et de la chambre, envisagée tout à tour comme le lieu du voyage et celui du confinement.

Sandra Patron

¹ « La vie matérielle », 1987, Éditions P.O.L

² Dans son très beau texte “The Problem of Reading”, *A document Book*, 2003, Moyra Davey analyse cette importance de la lecture pour elle-même et pour des artistes et écrivains qu'elle admire (Virginia Woolf, Italo Calvino, Walter Benjamin pour ne citer qu'eux) et affirme que la lecture, loin d'être une activité passive, permet d'activer sa présence au monde et pour un artiste, agit comme un puissant catalyseur de formes.

— Marc Camille Chaimowicz

Né en 1947 à Paris, vit et travaille à Londres et en Bourgogne

« Son parcours d'une grande liberté a toujours échappé aux phénomènes de modes et n'a jamais pu être rangé dans l'une ou l'autre des grandes tendances qui parcourent la création contemporaine. Toutes ses propositions artistiques depuis le début des années 1970 sont pour le moins intrigantes, à commencer par cette action qui consista à disséminer ses anciennes paires de chaussures peintes en argent sur les trottoirs de Londres au petit matin. Créateur protéiforme, son vocabulaire esthétique est dérivé de la sphère domestique en général et de sa vie intime en particulier. Ses installations évoquent souvent ainsi des décorations d'intérieurs d'allure féminine et aux tons pastels où meubles, rideaux et autres papiers peints sont parsemés d'objets du quotidiens mélangés à des œuvres d'art d'époques diverses. Où est l'art ? Où est la vie ? L'artiste laisse planer la question et n'y répond pas de la même manière et l'on ne saurait dire, face aux mobiliers qu'il crée lui-même, s'il faut les contempler comme des œuvres ou bien les regarder comme des objets fonctionnels. Le travail de Marc Camille Chaimowicz est bien ainsi à l'image de ce double prénom masculin-féminin qu'il s'est choisi pour se situer lui-même dans une ambivalence ou une dualité qu'il ne tente pas de résoudre, mais au contraire essaye de maintenir au plus haut point vivante. »

Extrait du dossier de presse « L'art à l'endroit », Frac Marseille-Provence 2013 à l'Abbaye de Silvacane

Pour « La vie domestique », Marc Camille Chaimowicz présente *Casting of the Maids* co-produit par le Parc Saint Léger et l'Agence culturelle du Morvan.



Marc Camille Chaimowicz, *Still from The Casting of the Maids*, 2012
Digital video, 7'48"
Courtesy de l'artiste et Cabinet, London

BIOGRAPHIE

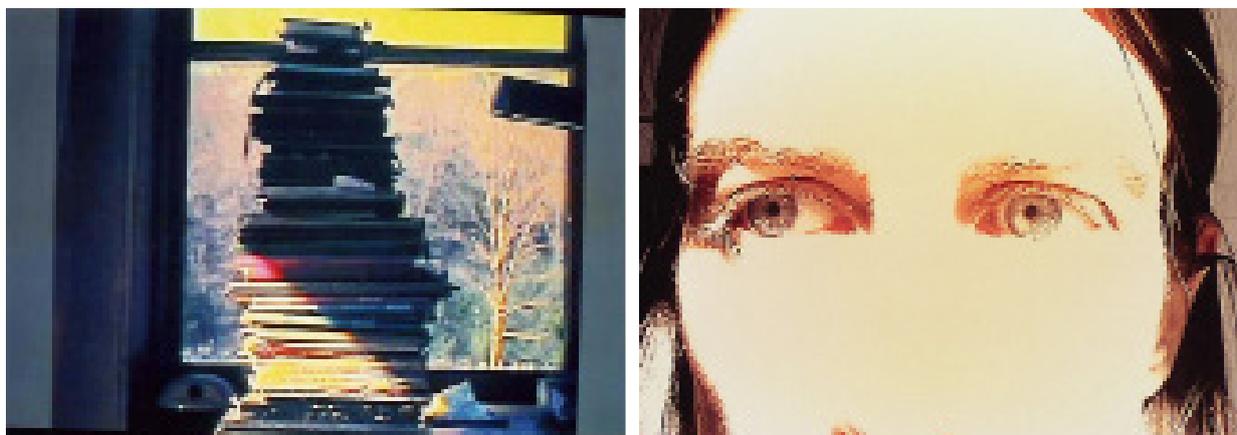
Marc Camille Chaimowicz est représenté par la galerie Cabinet à Londres. Ses travaux ont été montrés lors d'expositions individuelles telles que "Gustave 2014..." à la galerie Andrew Kreps à New York, "Jean Genet...The Courtesy of Objects, Chapter Three" au Focal Point Gallery à Southend-on-Sea (UK) en 2012 et « Appartement... » à MD72 à Berlin en 2011. Il participe également à des expositions collectives comme « Portraits d'Intérieurs » au Nouveau Musée National de Monaco, à "Manifesta 10: The European Biennial of Contemporary Art" à Saint-Pétersbourg, "Decorum" au Power Station of Art à Shanghai en 2014, "Art Hits the Spot" à l'Abbaye de Silvacane dans les Bouches-du-Rhône, avec le Frac Marseille Provence en 2013 et « Au loin, une île ! » à la Fondation d'entreprise Ricard à Paris en 2012.

— Moyra Davey

Née en 1958 à Toronto au Canada, vit et travaille à New York

« Défini par l'artiste comme un travail « d'autofiction », *Fifty Minutes* peut être perçu comme l'exemple le plus radical des photographies « en expansion » produit par Moyra Davey ; un travail qui s'étend littéralement jusqu'à devenir une vidéo. En effet, cette image en mouvement contient les 50 minutes mentionnées dans le titre de l'œuvre. Tout au long de la vidéo, Moyra Davey montre au spectateur son processus de travail ; nous la voyons ainsi filmer ses propres espaces domestiques, et parfois partager des pensées et expériences intimes en s'adressant directement à la caméra. Le plus souvent, elle se montre lisant des romans et des textes critiques portant sur des thèmes liés au mal du pays et à la nostalgie. Elle filme des clichés de ses photographies d'intérieurs, tenant pendant de longs moments les images fixes devant l'écran ; à l'inverse, tout en produisant son œuvre, elle a imprimé des images en mouvement extraites de sa vidéo, devenant alors des impressions photographiques. Ce qui se rejoint dans *Fifty Minutes*, ce n'est pas seulement la photographie et la vidéo, l'image fixe et l'image mouvante ; ce qui rapproche ce travail de l'idée d'expansion est bien plus radical que ça. Jouant sur les sens du titre, à la fois littéral (durée de la vidéo) et figuré (évoquant les 50 minutes d'une séance ordinaire de psychanalyse), la vidéo de confession de Moyra Davey unit sous tous les angles son « moi » et son image photographique. »

George Baker



Moyra Davey, *Fifty Minutes*, 2006, vidéo avec son, 50 minutes
Courtesy Murray Guy, New-York

BIOGRAPHIE

Moyra Davey est représentée par la galerie Murray Guy à New-York. Parmi ses dernières expositions personnelles figurent "Ornament and Reproach" à Murray Guy à New York, "Burn the Diaries" au Museum Moderner Kunst Stiftung Ludwig à Vienne en Autriche en 2014, "Hangmen of England" à la Tate de Liverpool en 2013 et "Les Goddesses" à Greengrassi à Londres en 2011. L'artiste est présente également lors d'expositions collectives "Urban Psychosis" à Holden Gallery à Manchester, "Seymour" au Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines à Strasbourg en 2014, « L'image papillon » au MUDAM en Luxembourg en 2013, "The Imminence of Poetics" à la Biennale de São Paulo au Brésil et "Whitney Biennial 2012" au Whitney Museum of American Art à New York.

— Lili Reynaud — Dewar

Née en 1975 à La Rochelle, vit et travaille à Grenoble

C'est en filmant ses performances que le travail de Lili Reynaud-Dewar a évolué vers la vidéo, qui est une part importante de son œuvre. Elle met aujourd'hui en place des dispositifs hybrides, qu'elle utilise pour rendre compte de l'histoire de figures iconiques du vingtième siècle telles Sun Ra, Joséphine Baker ou Guillaume Dustan. Elle se confronte à ces positions radicales en mettant en jeu sa propre biographie (en collaborant régulièrement avec sa mère ou sa grand-mère) voire son propre corps, dans ses œuvres.

À l'occasion de *Ceci est ma maison / This is my place* au Magasin à Grenoble en 2012, l'artiste compare les lieux dans lesquels elle montre son travail à des lieux d'habitation et le temps des expositions à des baux précaires. Elle développe une réflexion sur la dissolution des limites entre espaces publics et privés. Elle poursuit cette logique avec la série d'œuvres *I'm Intact and I Don't Care* (2013), des chambres à coucher dont les lits sont pourvus d'une fontaine remplie d'encre noire et les murs décorés de textiles aux motifs de fruits et de fleurs délavés.[...] Lili Reynaud-Dewar réalise depuis 2011 une série de vidéos dans lesquelles elle danse, nue et le corps maquillé de couleur sombre, dans les institutions qui l'invitent à exposer. Elle y reprend en silence des chorégraphies de Joséphine Baker, danseuse afro-américaine installée en France, résistante et figure de l'activisme contre le racisme. Ces vidéos, qui la montrent non seulement dansant mais rangeant son atelier, y faisant des bouquets de fleurs, lisant ou fumant, documentent la circulation de son travail d'artiste et d'une partie de sa vie intime, mais aussi l'histoire des institutions qu'elle traverse et auxquelles elle se confronte physiquement.

Extrait du communiqué de presse du Centre Pompidou / Prix Fondation d'entreprise Ricard 2013



Lili Reynaud-Dewar, *I am Intact and I don't Care*, 2013 , tissu et bois, 200x50cm
Vue de l'exposition, 21^{er} Raum - Belvédère, Vienne
© Lili Reynaud-Dewar / Courtesy de l'artiste

BIOGRAPHIE

Lili Reynaud-Dewar est représentée par la galerie Kamel Mennour à Paris. Formée à la danse classique, elle obtient en 1997 une maîtrise de droit public et théorie de l'État. Après un passage par l'École des Beaux-arts de Nantes, elle suit le master de la Glasgow School of Arts de 2001 à 2003. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles entre autres au New Museum à New York, à l'Index Fondation for Contemporary Arts à Stockholm, au Consortium de Dijon, au 21^{er} Raum – Belvédère à Vienne, à Outpost à Norwich, au Magasin - Centre National d'Art Contemporain de Grenoble, à la Kunsthalle Basel, à la Fondation Calder à New York, à la Serpentine Cinema à Londres, à la Kunsthalle Basel, au FRAC Champagne-Ardenne à Reims. Elle a également participé à des expositions collectives au Centre Pompidou, à la Fondation d'entreprise Ricard, au Palais de Tokyo et au Plateau à Paris, au CAPC de Bordeaux, au CAFAM à Pékin, au Logan Center for the Arts à Chicago, à la Kunsthalle Fribourg, à la Generali Foundation et au MAK à Vienne, au Witte de With à Rotterdam, dans le cadre de la Biennale de Lyon 2013 et de la 5^{ème} Biennale de Berlin. Lili Reynaud-Dewar est lauréate du 15^{ème} prix Fondation d'entreprise Ricard. Elle enseigne aujourd'hui à la Haute École d'Art et de Design de Genève (HEAD).

— Laura Lamiel

Née en 1948, vit et travaille à Paris

« Certaines œuvres dressent à la fois les plus précis et les plus ouverts des "portraits" ou "autoportraits". Chez Laura Lamiel, cela se traduit par une multiplicité de voix. Leur mobilité les ajuste constamment à une diversité d'objectifs et de questions : comment se dire à soi-même ce que l'on voit ou devine ? Comment s'adresser à l'autre pour qu'il partage cette difficulté qu'il y a de montrer, mais aussi de voir ? Comment se libérer des antagonismes trop simples ? Comment inclure son travail dans un programme de résistance au pouvoir qui nous veut amnésiques, en intensifiant par les objets et par les images la constitution de notre mémoire ? Un simple gant de travailleur peut-il devenir l'instantané d'une révolution en cours ?

La liberté dont a fait preuve Laura Lamiel, depuis les années 1980 jusqu'à aujourd'hui, ne cesse d'étonner ceux qui auront su remarquer cet esprit anticonformiste et perspicace. Sa pratique s'est épanouie dans le silence et l'ascèse de couleur de son atelier, lieu de méditation, de transferts et de projections dans lequel l'artiste avance sans masque ni artifices, éloignée des ruses et des tactiques qui ont fait de la critique un pouvoir. Le sujet est toujours fragmenté nous redit-elle et c'est avec une grande finesse qu'elle a récemment mis en scène, au centre d'art de Noisy-Le-Sec, un ensemble de propositions qui mettait le doigt sur la question cruciale du Moi social, opposé à toutes les potentialités que nous n'exploitons pas. Plusieurs "cellules" étaient dédiées à un savant chassé-croisé d'altérités qui impliquait une participation active du spectateur, seul responsable de l'activation (mentale) de tous ces arrangements d'objets familiers, comme autant d'indices d'une transmission quasi-généalogique. »

Cécilia Becanovic



Laura Lamiel, *L'espace du dedans*, 2014, éléments variés, dimensions variables
Vue de l'exposition Sequence I II, Marcelle Alix, Paris, 2014
Photo : Aurélien Mole / Courtesy Marcelle Alix, Paris

BIOGRAPHIE

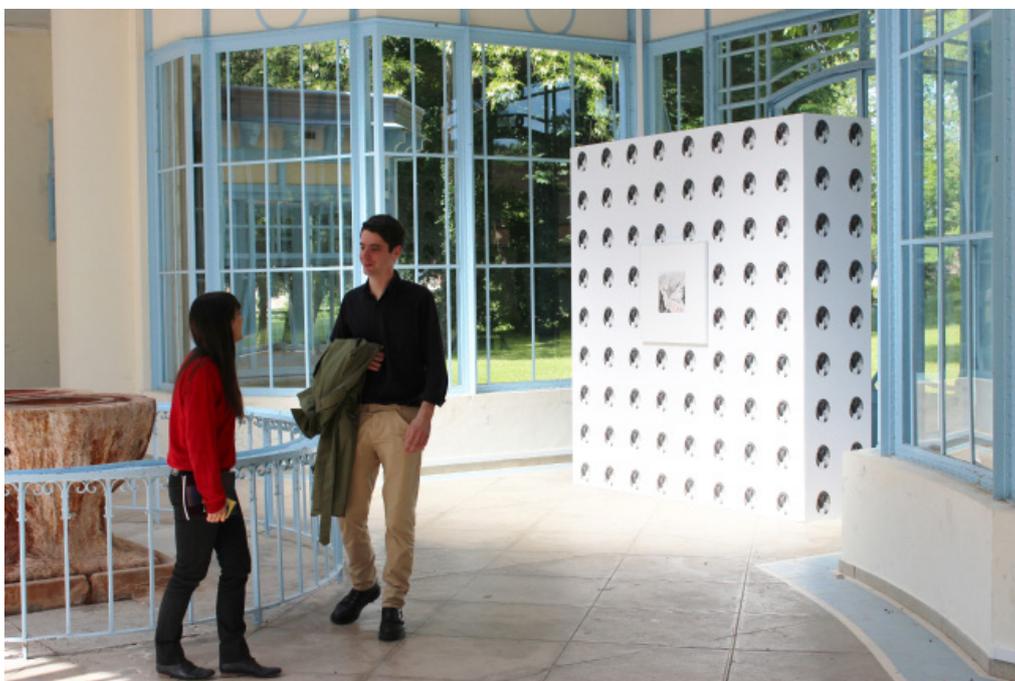
Laura Lamiel est représentée par la galerie Marcelle Alix à Paris. Ses œuvres ont été récemment exposées au Kunstverein Langenhagen en Allemagne (curator : Ursula Schöndeling), à la Galerie Centre-Art à Noisy-le-Sec (curator : Emilie Renard), au Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne (curator : Anne Tronche, à l'occasion de la remise de l'Association Internationale des Critiques d'Art, AICA), à Silberkuppe à Berlin en Allemagne et au MAC/VAL à Vitry sur Seine (curator : Frank Lamy). Laura Lamiel est également représentée par Silberkuppe à Berlin.

— François Lancien — Guilberteau

Né en 1985 à Brest, vit et travaille à Paris

« François Lancien-Guilberteau s'intéresse autant aux modalités qui mettent en fabrication une image que sur les opérations mises en jeu pour les mettre en exposition. Son processus de travail inscrit ses recherches dans une considération globale de l'œuvre d'art, appareillée dans une industrie culturelle, avec ses codes, son économie, sa fabrication, sa diffusion et sa réception. On pourrait qualifier son travail de conceptuel, tant il s'enracine dans les stratégies adoptées par de nombreux artistes depuis les années 50 : de Fluxus au Pop Art en passant par l'Appropriationnisme ou le Post-modernisme. »

Extrait du communiqué de presse de « Ce que je crus voir cette nuit-là sous l'ironique lune jaune » – exposition à Tripode (Rezé).



François Lancien-Guilberteau, *Buvez-vous du faro ?*, 2014
Installation dans le pavillon des sources, Parc Saint Léger, Pougues-Les-Eaux
Mur recouvert de papier peint avec une œuvre de Damien Le Dévédec et de Corentin Canesson et un trench-coat doublé d'un tissu reprenant le motif du papier peint.

BIOGRAPHIE

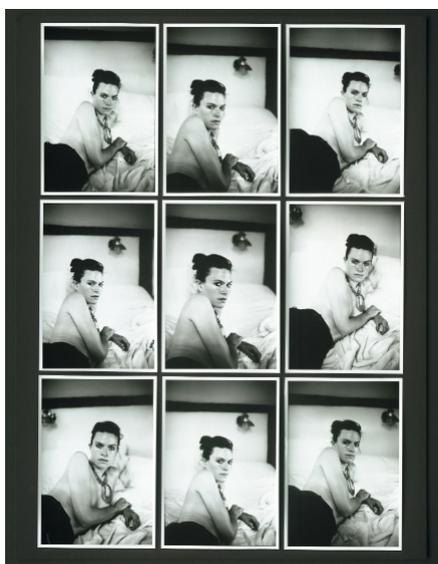
Diplômé de l'École des Beaux Arts de Rennes en 2010, François Lancien-Guilberteau expose régulièrement son travail lors d'expositions personnelles comme « Ce que je crus voir cette nuit-là sous l'ironique lune jaune » au Tripode à Rezé et à l'École d'Art du Choletais en 2014, « Portrait de la commissaire d'exposition en geisha » au Mosquito Coast Factory à Savenay en 2012 et « Supporters (...) » au Macumba Night Club à Nice en 2011. Il a également participé à de nombreuses expositions collectives telles que : « Vivre en intelligence » à Rennes en 2014, à la galerie Filles du Calvaire à Paris en 2013 ou encore « Va et Vient » au Na Lee Art Center à Gimpo en Corée du Sud en 2008. François Lancien-Guilberteau a été en résidence secondaire au Parc Saint Léger en 2014.

— Leigh Ledare

Né en 1976 à Seattle aux USA, vit et travaille à New York

« *Double Bind*, de l'artiste Leigh Ledare, est composée de 3 volumes intitulés *Husbands*, *Diptychs* et *Ephemeras*. L'œuvre s'inscrit dans le projet *Double Bind* commencé en 2010 par l'artiste, au cœur duquel l'intime demeure. Plus précisément, l'artiste s'intéresse une nouvelle fois avec *Double Bind* aux relations intimes interdites. Une femme – « interdite » – est à nouveau au centre de l'expérience. Après avoir documenté la sexualité extravertie de sa mère dans *Pretend You're Actually Alive*, il se confronte au sujet de son ex-femme Meghan Ledare-Fedderly, une femme remariée au photographe Adam Fedderly. Sous quelle forme l'intimité conjugale d'un passé révolu peut-elle exister ? Afin d'explorer la question de l'intimité du couple, couple passé et couple présent, il le met à l'épreuve du triangle amoureux. Le projet *Double Bind* se construit ainsi à partir d'un protocole établi par Leigh Ledare : il organise, à deux mois d'intervalle, deux séances de travail de trois jours. Les deux archives photographiques qui résultent de ce procédé instauré par Leigh Ledare, sont à l'origine de la structure en diptyque de l'œuvre et constituent l'origine du projet de *Double Bind*. Elles permettent d'établir une comparaison ontologique et phénoménologique du sujet observé à travers deux contextes relationnels différents [...]. *Husbands* présente l'ensemble des photographies noir et blanc de Meghan Ledare-Fedderly. Les deux séries se font face, en miroir, sur les doubles pages successives [...]. *Diptychs* est composé d'une succession de collages montés par Leigh Ledare à partir de plusieurs sources. Tout comme dans *Husbands*, le second volume fonctionne également sur le principe de dualité entre les maris, mais de manière plus radicale [...]. *Ephemeras* propose une troisième série d'images présentée sous la forme de six magazines de vingt-quatre pages chacun. Ces quatre-cent quatre-vingts éphéméras sont des indices essentiels pour la compréhension de l'œuvre de Leigh Ledare. Tirées de magazines et d'autres sources imprimées, ces images supplémentaires jouent un rôle majeur dans le dénouement de l'œuvre globale en permettant de créer une filiation entre les volumes. Ainsi, *Ephemeras* constitue paradoxalement le volume le plus intime du set. »

Extrait du dossier de presse « Double Bind » à la Galerie mfc-michèle didier à Paris



Leigh Ledare, *Double Bind*, 3 volumes : Vol 2 sur 3 : *Diptychs* et Vol 3 sur 3 : *Ephemeras*
Produit et publié en 2012 par mfc-michèle didier
© 2012 Leigh Ledare et mfc-michèle didier

BIOGRAPHIE

Leigh Ledare est représenté par la galerie mfc-michèle didier à Paris. Ses travaux ont été montrés lors d'expositions personnelles telles que "Ana and Carl, and some other couples" à Max Mayer Gallery à Düsseldorf en Allemagne ainsi qu'à Andrew Roth Gallery à New York en 2014, "An Invitation" au Reception à Berlin en 2013 et "Double Bind Publication" à la galerie mfc-michèle didier à Paris en 2012. Il expose aussi durant des expositions collectives comme "Paperwork: A Brief History of Artists' Scrapbooks" au Fox Reading Room, Institute of Contemporary Art à Londres en 2014, "Bad Conscience" au Métro Pictures à New York, à la 5^{ème} Biennale de Moscou en 2013, et "Revelations" au Stonescape à Calistoga aux États-Unis.

— Sébastien Rémy

Né en 1983, vit et travaille à Paris

À partir d'un fonds de documents considéré comme support d'études, Sébastien Rémy développe un travail traversant différents champs (théories langagières, histoire des sciences, communication avec les défunts...) qui se présente comme des manières d'envisager la transmission mais aussi comme une étude des formes et figures du retrait.

Du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre aux écrivains retirés dans des chambres d'hôtels qui peuplent les écrits de Vila-Matas, en passant par les Simpson ou encore Howard Hughes, le projet évolutif *A shadow was seen moving in that window* se présente comme une série d'études autour de la figure du reclus et de la chambre, envisagée simultanément comme lieu de confinement et de voyages. La chambre apparaît tour à tour comme une figure du *white cube*, de la page blanche et de l'écran, dans laquelle l'immobilité corporelle totale du narrateur permet des pérégrinations mentales illimitées. Ayant pris jusqu'à présent la forme de conférence illustrée (50', 2013), vidéo (17', 2012) ou édition numérique (441 x 304 cm, 2012), *A shadow was seen moving in that window* trouvera à s'incarner ici dans une nouvelle enveloppe.

Invité en résidence durant l'exposition *Traucum*, dans un logement privé à Varennes-Vauzelles mis à disposition par le bailleur social Logivie, Sébastien Rémy expérimente une dimension grandeur nature et collective de son projet par un travail de collecte collaborative avec les habitants et de construction d'un dispositif *in situ*.

Céline Poulin



Sébastien Rémy, *A shadow was seen moving in that window*, 2014
Image tirée du projet

BIOGRAPHIE

Parmi ses dernières expositions figurent « Le Nouveau festival » au Centre Pompidou, en 2014, « Les sons du silence/ The Sounds of Silence » au Centre d'art contemporain La Halle des bouchers en 2014, « L'apparition des images » à la Fondation d'entreprise Ricard en 2013, « La Nuit européenne des musées » au MAC/VAL en 2013, « Avec ou sans parole » au Bâtiment d'Art Contemporain à Genève en 2011. De juillet à octobre 2014, Sébastien Rémy est en résidence collaborative : *A shadow was seen moving in that window* à Varennes-Vauzelles dans le cadre de l'exposition collective « Traucum » à Nevers.

— Sabrina Soyer

Née en 1984, vit et travaille à Paris

Sabrina Soyer utilise à la fois l'écriture, la photographie, le volume et la vidéo pour créer des installations qui conjuguent des formes extraites de la littérature et des objets et sujets qui entourent son quotidien. La littérature, en général, constitue un idéal à l'intérieur duquel elle puise des décors, des personnages et des modes de vies pour façonner des environnements à l'échelle 1. Ses projets peuvent prendre forme dans des espaces publics ou privés, cette dualité à la fois concrète et illusoire du lieu public et du lieu privé constitue une thématique récurrente à l'intérieur de son travail et de ses recherches. Elle travaille actuellement à l'élaboration d'un film, *Madame Bovary à Los-Angeles*, une adaptation d'après l'œuvre de Gustave Flaubert. Ce film prend place entre des paysages normands et californiens.

Pendant toute la durée de sa résidence au Parc Saint Léger en 2014, Sabrina Soyer a réalisé des pièces audio, sortes de monologues introspectifs où elle tente de décrire et de revenir sur les différents espaces où elle a vécu, comme sur les livres qui sont restés, malgré tous les déménagements, les « livres-refuges » qui ont permis de faire la transition face à un présent sans cesse « dérangé ». La lecture, en tant que manière d'habiter l'espace du livre et d'investir l'espace autour d'une présence stable et horizontale (allongée), constitue le point de départ de la pratique de Sabrina Soyer. L'ouvrage qui a pris une place centrale au sein de sa recherche pendant cette résidence est le livre de J.K. Huysmans : *À Rebours*. À l'intérieur de ce livre le narrateur Jean Des Esseintes est lui même un lecteur addictif ayant choisi de se mettre « en retraite » et en retrait de la société de son temps pour se consacrer à la lecture et à l'arrangement du décor qui constitue son cadre de vie.

Céline Poulin



Sabrina Soyer, *Pereformance*, Performance et installation, Musée de la Loire, Cosne-Cours-sur-Loire, 2014



Sabrina Soyer, vue de l'exposition « One Realizes That This Creation Has No Limits », Collège René Cassin Cosne-Cours-sur-Loire, 2014

BIOGRAPHIE

Diplômée de l'École des Beaux Arts de Bordeaux et de la Haute École d'Art et de Design de Genève (HEAD), Sabrina Soyer a récemment exposé son travail lors d'expositions individuelles comme « One Realizes that this Creation has no Limits » au Collège René Cassin à Cosne-Cours-sur-Loire en 2014, «Квартирник [Kvartirnik]», « CHARDON n°1 » à la HEAD à Genève en 2012 et « Truite » à la galerie du Sentiment Océanique à Bordeaux en 2011. Elle a également participé à de nombreuses expositions collectives telles que « Enseigner comme des adolescents » au Consortium de Dijon, « Substance » à la Foire Artgenève en 2013, « New Paradise » à l'Urgent Paradise à Lausanne en 2012 et « Évento » à la Biennale d'art contemporain de Bordeaux en 2011.

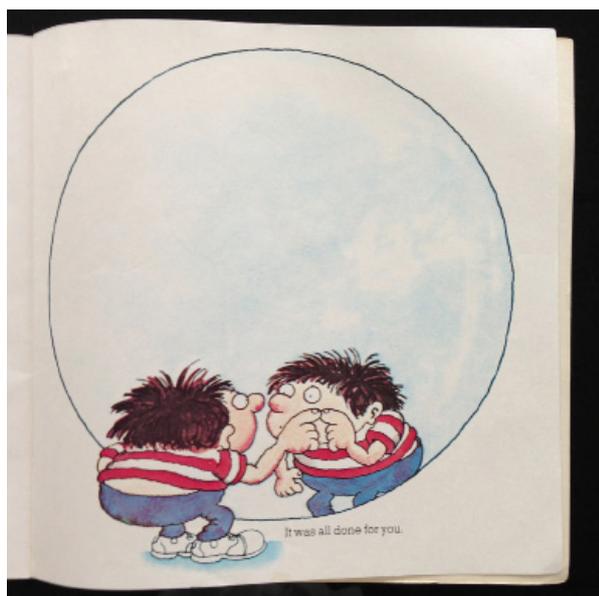
— Frances Stark

Née en 1967 à Newport Beach en California, vit et travaille à Los Angeles

« Frances Stark crée des œuvres d'art profondément liées au langage, à la poésie, et à la manière dont nous donnons sens aux expériences du quotidien. Entremêlant textes et images, son travail tend à brouiller la frontière entre pratique artistique et vie personnelle, et s'inspire de diverses sources parmi lesquelles le théâtre, l'histoire de l'art et la musique pop.

Jusqu'à très récemment, les productions de Frances Stark ont pris la forme de collages, dessins, publications de magazine ou affiches questionnant le processus créatif en tant qu'acte de traduction, aussi bien des questions de genre dans les contextes domestiques et professionnels, que dans l'espace même de l'atelier. Dernièrement, des vidéos, diaporamas et pièces audio témoignent de l'engagement de l'artiste dans le monde extérieur. C'est le cas notamment avec *My Best Thing*, une série de vidéos d'animation mettant en scène les rencontres de l'artiste dans des salles de *chat* en ligne, et dans laquelle les discussions « salasses » échangées avec les hommes se trouvent mises au même niveau que des réflexions philosophiques ou des manifestes politiques. »

Carnegie Museum of Art



Frances Stark, *from therealstarkiller* #262, 2014
c-print framed in Plexiglas, unique
17.8 x 17.8 x 2.5 cm
Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne



Frances Stark, *from therealstarkiller* #1279, 2014
c-print framed in Plexiglas, unique
17.8 x 17.8 x 2.5 cm
Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne

BIOGRAPHIE

Frances Stark est représentée par la galerie Buchholz à Berlin. Parmi ses dernières expositions personnelles figurent "Bobby Jesus's Alma Mater" au Marc Foxx Gallery à Los Angeles, "Osservate, Leggete Con Me" à Hayward Gallery à Londres en 2014, "My Best Thing" à L'Aspen Art Museum à Aspen au Colorado, "Memento Mori" à la galerie Paule Anglum à San Francisco en 2013 et "Other parts considered in relation to their whole" à Performa 11 à New York en 2011. L'artiste présente régulièrement ses œuvres lors d'expositions collectives telles que "Semiotics of the Kitchen; what happened after" au Stigter Van Doesburg à Amsterdam, "Welcome to Screenland: Alienation and Connection in Virtual Space" à l'University of British Columbia à Vancouver en 2014 et "Anamericana" à l'American Academy à Rome en 2013.

Trois soirées qui prolongent et alimentent l'exposition :

Plus d'informations sur www.parc-saint-leger.fr

— Jeudi 16 octobre à 20h

Projection **Une chambre en ville** de Jacques Demy (1982), au Cinémazarin à Nevers

« C'est le projet le plus ancien de Jacques Demy, envisagé dans les années 50 sous la forme d'un roman, puis dans les années 60 sous la forme d'un opéra [...]. Finalement, *Une chambre en ville* deviendra le film de Jacques Demy le plus proche de l'art lyrique, grâce à la collaboration exceptionnelle avec Michel Colombier. Le cinéaste y réalise un rêve de cinéma comme opéra populaire. Ce terrible récit de passion sur fond de grève est donc un film somme et manifeste, une création unique en son genre. La seule référence possible serait *Les Parapluies de Cherbourg*, l'autre film entièrement chanté de Demy. Mais le cinéaste refuse de se répéter, de sombrer dans le maniérisme ou l'autocitation. La différence entre les deux films, c'est la volonté de l'auteur de mettre en scène une histoire encore plus tragique, cruelle et violente. Comme si les années passées avaient radicalisé sa vision de l'amour fou et de la société française, avec ses bassesses et ses injustices. Le cinéaste se livre comme jamais, conscient de réaliser le film de sa vie. Le film remonte aux racines de la biographie et de l'œuvre de Jacques Demy : la ville de Nantes, les passions humaines, la tendresse du cinéaste pour le prolétariat, sa fascination pour l'aristocratie, son mépris pour la bourgeoisie. »

— Performance de Sabrina Soyer

Les écrivains n'ont pas de corps

Mercredi 26 novembre à 19h | Lieu tenu secret, rendez-vous : esplanade du Palais ducal

« [...] La psychanalyse, en Suisse à l'époque, me coûtait trop cher, c'est elle qui m'a appris à parler, à l'inverse de ce que tu pourrais appeler par le nom de mère, la psychanalyse, en fait ça a été comme un trampoline pour l'autre monde, celui de l'instantanéité pure et de la vitesse. L'expérience personnelle, voire ta petite histoire, pouvait être mise à profit sur le billard, mais d'elle à moi, on savait bien que cela avait peu d'importance, ce qui comptait c'était la langue voire cet être étrange qu'est le langage, le but : que les champs de production de langage comme l'art ou la littérature ne soit plus extérieurs au sujet « I ». Mais je me suis mise à vraiment « parler » dans ma langue propre, *clean*, quand j'ai arrêté la psychanalyse, net, car l'adresse n'était plus la même.

Par contre, j'ai continué de m'intéresser à cette histoire de voix à la fois personnelle et habitée, une sorte de voix dissociée qui se produit quand on commence à décider de tout dire, sans presque laisser de blancs. Quand on parle on est inconscient, quand on écrit on est responsable, je ne voulais plus choisir, alors j'ai commencé à confondre, mais aussi à me confondre, car toi-même tu sais que la parole est la forme d'expression la plus à même de révéler la porosité des sphères publiques et privées, sans parler de la présence du corps, et quel corps ? L'élément à la fois sacré et souillé, unique et multiple, proliférant, une donnée indispensable tant au dialogue qu'à ses possibles dérives dramatiques.

Je ne pratique pas la performance comme un art mais plutôt comme une sorte de psychanalyse publique, j'en ai besoin, mais surtout, j'ai une mission. Je pense que le corps, cette « économie » de la présence, produit du sens face à un public. C'est la donnée première de mon travail, si ce n'est un but, que de faire sentir la lisière entre la présence et la violence. Le lieu où se produira cette performance n'est pas encore fixé, j'aimerais que ça se passe dans une maison car alors je pourrais t'inviter comme si nous étions proches, depuis toujours, et nous ferons un beau feu... »

Sabrina Soyer

—Vendredi 16 janvier 2015 :

●Le Banquet Duras●, une proposition de Claire Moulène

À l'occasion du finissage de "La vie domestique", nous vous proposons une expérience de la cuisine de Marguerite Duras, où seront mis à l'honneur quelques-unes de ses recettes cultes. Une soirée conçue par Claire Moulène, rédactrice en chef de la revue *Initiales* éditée par l'École des Beaux-arts de Lyon dont l'avant-dernier numéro, « *Initiales MD* », était dédié à Marguerite Duras.

Jauge limitée, réservation obligatoire au 03 86 90 96 60 - 10€/personne.



« À Neauphle-le-Château, dans ma maison de campagne, j'avais fait une liste des produits qu'il fallait toujours avoir à la maison. Il y en avait à peu près vingt-cinq. On a gardé cette liste, elle est toujours là, parce que c'était moi qui l'avais écrite. Elle est toujours exhaustive »

Cette liste des indispensables (sel fin, riz, tomates pelées, nuoc mam, javel, savon de Marseille et j'en passe), Marguerite Duras la reproduit telle quelle dans le chapitre qu'elle consacre à « La maison », dans *La vie matérielle*.

La cuisine de Marguerite Duras, qui est aussi le titre d'un livre éponyme publié après sa mort par son fils Jean Mascolo, avant d'être immédiatement interdit par son dernier compagnon et exécuteur littéraire Yann Andréa, est sans doute plus bavarde qu'elle n'y paraît. D'abord parce qu'elle dit, de « la cuisson du riz » au « bortsch bâtard à la française » en passant par « l'omelette vietnamienne », cette façon si particulière que Duras avait de cultiver une forme « d'exotisme de proximité ». Qui fait de la cuisine le théâtre de ses conflits intérieurs, de ses multiples appartenances et de son goût permanent pour le va et vient entre sa passion de la « vie matérielle » d'un côté, et son goût pour le monde extérieur, ce qu'elle appelle encore « l'Outside ».

Ensuite, sans doute, parce qu'elle dit bien comment chez Duras, tout est écriture. Qui de livres en films, d'émissions radiophoniques en recettes de cuisine consignées à la main et préparations solitaires, enregistre cet abandon quasi extatique à la main, qui « écrit » presque malgré elle.

« À Neauphle, souvent, je faisais de la cuisine au début de l'après-midi. Ça se produisait quand les gens n'étaient pas là, qu'ils étaient au travail, ou en promenade dans les Etangs de Hollande, ou qu'ils dormaient dans les chambres (...) Le sorte de silence qui suivait leur départ je l'ai en mémoire. Rentrer dans ce silence c'était comme entrer dans la mer. C'était à la fois un bonheur et un état très précis d'abandon à une pensée en devenir, c'était une façon de penser ou de non-penser peut-être, – ce n'est pas loin – et déjà, d'écrire » écrit encore Marguerite Duras dans *La vie matérielle*.

Pour le finissage de *La vie domestique*, c'est une expérience de cette petite cuisine durassienne que nous vous proposons. À l'occasion d'un banquet où seront mis à l'honneur quelques-unes de recettes cultes de Marguerite Duras (sa fameuse soupe aux poireaux, suivie des « boulettes Pojardsky soit-disant » avec leur riz lavé - qui donne lieu chez Duras à une pleine page manuscrite - et enfin sa confiture d'oranges amères), deux invités surprises et un film, dont *Nevers* est l'héroïne, offriront aux convives, comme autant de trous normands, une expérience de téléportation vers d'autres réalités et d'autres saveurs.

